



F : Les premières topiques de Freud étaient, vraiment, tout à fait scientifiques, neurophysiologiques ; puis, en cours de route, ces modèles sont devenus quasiment anthropomorphiques ; la deuxième topique – le moi qui se bat avec le ça et le personnage grimaçant du surmoi... – se présente, d'une certaine façon, comme une description que pourrait faire un délirant. Quant aux prolongements kleinien, et autres, sur la mauvaise mère, l'inconscient y est peuplé de tout un théâtre manichéen, et ça ne marchait pas plus mal ; je crois que ça marchait plutôt mieux...

Le courant des gens « sérieux » – l'école française de psychanalyse – a nettoyé cet aspect anthropomorphique, délirant en apparence, et les descriptions de l'inconscient aboutissent dans les mathèmes et la structure. C'est devenu plus sérieux !

Moi, j'aurais plutôt tendance à prendre des plants dans les premiers semis, pour proposer un modèle d'inconscient qui serait celui d'un curandero du Mexique ou d'un bororo, partant de l'idée que les esprits peuplent les choses, les paysages, les groupes ; qu'il y a toutes sortes de devenirs, d'heccéités qui traînent un peu partout, et donc, une sorte de subjectivité objective, si l'on peut dire, qui se trouve ramassée, éclatée, remaniée, au gré des agencements. Le meilleur exposé en serait, évidemment, dans la pensée archaïque.

Il me paraît, finalement, très légitime d'essayer de modéliser notre représentation à partir de cette phénoménologie des puissances de l'inconscient, en particulier de celles qui ont été décrites dans des sociétés archaïques précapitalistiques. Essayer d'échapper, quelque part, à l'inconscient monothéiste triangulé, l'inconscient de la Sainte Trinité et de toute une série de dualismes essentiels. Reprendre les conceptions freudiennes (première et seconde topiques pour voir, non pas ce qu'on peut en garder, mais quelle sorte de translation est possible dans une autre conception, disons, beaucoup plus panthéistique ; voir ce qu'on peut essayer de capitaliser de l'apport freudien (effort louable, parce que, pendant une longue période, on avait plutôt tendance à vouloir tout jeter par dessus bord).

Comment faire une translation de l'apport freudien (première et deuxième topiques) dans une théorie des agencements.

Dans les conceptions freudiennes, on part de quatre dimensions de la pulsion :

– *La poussée* a un caractère quantitatif, suivant une topique qui est de mise en réserve quelque part, par exemple mise en réserve dans le moi. Cette poussée – catégorie métapsychologique de la libido – reste extrêmement difficile, en fait, à déterminer : qu'advient-il de la poussée, du moment où l'on est en présence de deux pulsions fondamentales, Éros et Thanatos ? Problème théorique : Thanatos, est-ce vraiment une seconde pulsion ? C'est peut-être une dé-compensation, une décompression de l'Éros : une sorte de désunion qui travaille la pulsion, en tant que facteur d'intrication ou d'union. Le dualisme pulsionnel chez Freud est, d'avance, assez complexe... Mais ce n'est pas tellement là-dessus que je veux m'attarder.

– *La source* qui pouvait être, selon les conceptions, de différentes natures. (D'autres difficultés se poseront entre la source et les objets car, souvent, ce sont des catégories qui se chevauchent ; mais ici, on peut, de toute façon, les garder telles qu'elles ont été apportées dans le vocabulaire freudien). La source – où il y a toutes les zones érogènes, mais dont certaines sont prévalentes – implique aussi la notion d'étayage, qui concerne des objets complets (moi, objet parental). Nous avons donc la poussée, et la source d'où vient la poussée. Comment la poussée s'incarne-t-elle ?

- *L'objet* : c'est le moyen par lequel se réalise cette poussée qui passe à travers cette source.
- *Objets complets*. L'objet complet peut être un étayage parental, ce qui va nous renvoyer à toute la virgulation œdipienne, ou ce peut être l'objet complet du moi (problématique du narcissisme).
- *Objets partiels*. Ils nous renvoient à la problématique des zones érogènes, puis de toute l'économie pré-œdipienne, chez Mélanie Klein, etc..
- *Le but*. Freud a toujours beaucoup insisté pour distinguer cette notion de but de la notion d'objet. C'est important car cela va nous permettre de séparer la notion de pulsion de la notion d'instinct, par exemple. Le but représente une sorte de finalité, de « destin de la pulsion ». De l'objet, on peut dire que c'est un moyen, tandis que le but est une direction ; ce que, moi, je préférerais appeler : un mode de valorisation (qu'est-ce que ça vaut, la pulsion ?). La pulsion est, donc, porteuse de valeurs.

Et c'est là qu'on trouvera la problématique des différents systèmes pulsionnels : suivant une topique on aura une opposition entre la réalité et le plaisir, entre les pulsions du maintien de la vie et de l'Éros. Puis, dans un autre système, ce sera une opposition plus fondamentale d'Éros et Thanatos, Éros englobant les autres systèmes d'oppositions pulsionnelles. Finalement, ce sont des modulations du but pulsionnel, ou des modes de valorisation pulsionnelle.

Reste un problème que je ne fais qu'évoquer : quel est le statut de la représentation dans cette affaire ? Il est évident, globalement, qu'il y a opposition entre une infrastructure biologique dans la pulsion et un système de représentation : en tant que poussée – en tant que source, en tous cas, au minimum – la pulsion a besoin d'envoyer des représentants, de déléguer des députés, d'où cette expression très complexe qui a été traduite sous forme de représentant de la représentation. Or, il est très délicat de savoir si c'est toute la pulsion avec ses quatre dimensions qui délègue une représentation, sous forme de deux choses qui sont :

- le représentant de la représentation ou, comme je préfère dire, la représentation déléguée.
- l'affect qui se délivre sous forme quantique (quantum d'affect).

Telle est la représentation. Mais, la poussée et la source sont-elles cette base infrastructurelle biologique de la pulsion, s'exprimant à travers cela ? Ou bien est-ce tout, l'objet et le but ? Il y a une certaine ambiguïté. Si vous avez une clarification là-dessus...

Quoiqu'il en soit, il est bien net que l'inconscient freudien – en tant qu'il véhicule des fantasmes, des scénarios, des phrases complexes – ne concerne que la représentation. L'inconscient freudien ne conserve pas la poussée, la source, la libido, en tant que telles.

Il importe de bien distinguer. Il n'est d'inconscient freudien que dans un espace de représentation. Si l'on n'accède pas à cet espace, – par la performance linguistique, langagière, l'association libre, toute la technique... – ce n'est pas l'inconscient freudien.

Dans les quatre dimensions que j'ai essayé d'exposer, j'ai proposé un système où l'inconscient (ou peu importe comment on l'appelle) ne serait pas foncièrement lié à un système représentatif et notamment au fait qu'on ait à en parler avec du langage, des représentations de mots, d'objets. C'est aussi, comme je le disais au début, un inconscient qui traîne partout. On attrape de l'inconscient comme la grippe. On attrape de l'inconscient dans un paysage, dans une visagété, dans une animalité... et puis, on en fait quelque chose, ou on n'en fait rien, on se fait bouffer par...

Il n'y a pas de spécificité du fait d'avoir à le métaboliser dans une représentation. Alors, du même coup, ce qui caractérisera ces « formations de l'inconscient » (maintenant, mieux vaut substituer directement le mot et dire : agencements), c'est que les agencements ne sont pas des pulsions ; cela peut être des pulsions, mais cela peut ne pas en être. En tous cas, ce n'est pas un système pulsionnel qui tombe dans la dichotomie de l'étayage des objets, des systèmes de zones érogènes, de poussée, etc.. Il peut se faire, bien entendu, qu'un agencement s'accroche à des objets partiels,

prenne l'allure de poussées compulsives, ou des choses de ce genre, mais c'est une variante comme une autre.

L'expression

Donc, au lieu de mettre à la base (avec toujours l'idée base opposition, base infrastructure et superstructure représentative) la poussée, je mettrai, au contraire, le système de valorisation au premier rang, qui sera *l'expression*. En rattachant ainsi toutes ces catégories (expression, but...), les systèmes de représentation plutôt que d'être portés au sommet d'un système d'infrastructure, passent au premier rang sous forme d'expression, et non sous forme de représentation. L'expression étant : *un certain type de composantes qui en retiennent un rapport d'expression avec différentes composantes de contenu*, mais sans aucune nécessité intrinsèque, puisqu'il peut y avoir – selon l'expression de (*inaudible*) – un relativisme du rapport d'expression au contenu (par exemple, une composante somatique : aujourd'hui, ce qui s'exprime, c'est mon mal à l'estomac, qui représente tout le système...). *Toujours est-il qu'il y a bien un niveau particulier d'expression qui noue l'ensemble des composantes de contenu*. C'est donc l'expression qui devient le mode de valorisation, et *l'expression-valorisation* qui devient première dans le système. Alors, plutôt que de parler de libido, on parlera, cette fois, de *désir* ; en ce sens que cette expression a ceci de caractéristique : sur la base de ce qu'elle engage comme exprimé, comme territoire et comme déterritorialisation, elle produit quelque chose qui est l'équivalent de ce que (*inaudible*) et (*inaudible*) décrivent comme *formation loin de l'équilibre*. L'expression met à jour, rend possible l'attribution d'heccités, de devenirs, de toutes sortes de choses de l'inconscient objectif, elle ramasse des esprits, des « rabs » (un vieux souvenir entre nous !), et fabrique avec, *une sémiotisation loin de l'équilibre des strates*. Le but, la finalité de ce qui n'est plus la pulsion libidinale, mais de ce qui est la formation désirante, c'est une sémiotisation loin de l'équilibre. Dans un cas, ça fait de la névrose, dans l'autre ça fait de la poésie, dans un autre cas un système comportemental dans un milieu social donné, etc.. Cela fait autant de systèmes de valorisation qui, quelque part, font tenir ensemble, agencent des formations déterritorialisées, et puis toutes sortes de flux, idéologiques, économiques, etc..

Le contenu

Je disais la dernière fois que *le contenu* peut, lui aussi, parallèlement à la sémiotique dominante, travailler à son compte. Certaines dimensions de contenu le font, et c'est ce qui nous faisait comparer la potentialité, dans cette deuxième dimension du contenu, d'un inconscient schizo, par opposition à un inconscient névrotique ou normal. En effet, là, il engage des substances hétérogènes, des modes de valorisation dissidents, contradictoires, antagonistes, ambivalents, pervers-polymorphes, etc.. C'est aussi la dimension qui recèlera ce qu'on pourra appeler les singularités extra-systémiques ou transsystémiques... La dimension de contenu qui met en jeu des substances hétérogènes (évidemment, à chaque fois faudrait articuler ce que sont les substances et ce que sont les formes et les matières qui émettent des singularités échappant au rapport substance/forme) correspond quelque part à la notion de source chez Freud ; en ce sens que ces substances hétérogènes, ce peut être, par exemple, l'économie orale ou l'économie anale, l'économie du regard ou de l'écoute – qui avait été ajoutée dans la liste des objets a par Lacan. Il avait fait, il y a déjà très longtemps, à propos des objets a, une topologie d'enchaînement, avec le phallus au sommet, l'objet oral, le regard, etc.. À ce moment là, j'avais dit – et il en était un peu sidéré : « Mais, il y a

aussi les objets transitionnels de Winnicott, et puis aussi les objets institutionnels... » J'avais fait une catégorisation des objets a, b, c, n. C'est, finalement la même idée.

Le cas particulier d'une réification – ou plus exactement d'un rapport trou noir – avec le sein, avec la merde, avec le regard ou l'écoute, est possible – c'est ce qui fait la texture même de la clinique – au même titre que les autres substances possibles, qui sont des substances : par exemple, des sémiotiques économiques, éthologiques (on les mettra, peut-être, plutôt dans la dimension suivante), ou toute autre composante pouvant rentrer dans ce type d'agencement, soit pour y être prise dans une expression spécifique d'une certaine valorisation désirante, soit pour y faire un travail de dissidence, d'autovalorisation, un système d'ambivalence, d'ambiguïté, etc..

Donc, cette notion de contenu est bien l'extension – comme d'un rapport d'intégrale à une dérivée – de la notion de source.

Le territoire

Je disais, la dernière fois, que la notion de *territoire* était la troisième dimension. Au Mexique, j'ai rencontré un monsieur, psychanalyste : « Enfin ! – me dit-il – vous avez réintroduit la validité de toutes les recherches psychanalytiques sur le moi ! Parce que vous avez l'inconscient névrotique, l'inconscient psychotique, et puis toute l'exploration du moi en tant que système inconscient, les recherches d'Anna Freud, etc..

— Oui, si vous voulez, ça ne me dérange pas ! À la seule condition de considérer que ces territoires peuvent être, en effet, le moi ; peuvent être tous les moi partiels à la Mélanie, donc des moi trou noir, des moi d'abolition ; mais ils peuvent être la personne, les groupes, tous les modes de territorialisation, la famille, tout ce qui se rapporte au socius, tout ce qui engage des systèmes de traits de visagété, de ritournelles, toutes les écritures possibles qui font des territoires. »

Vous voyez que l'on sort des difficultés majeures du Freudisme pour composer du socius à partir des identifications du moi – notamment, dans *Totem et Tabou* et toutes les spéculations sur la psychologie collective –, on y aboutissait à des choses complètement aberrantes, on perdait toute la spécificité des modes de territorialisation du socius, ou des modes de territorialisation familiaux, etc..

Tandis que là, le moi ou la famille – le triangle œdipien ou une famille plus large – sont des cas particuliers de territorialisation, c'est même des cas très spécifiquement liés à l'hégémonie des flux capitalistiques. Dans ce cas, on en est bien réduit à avoir du moi. Alors que, dans des sociétés primitives archaïques, les relations transactivistes sont telles que la problématique du moi ne se pose qu'exceptionnellement : dans cet article de Clastres par exemple, au moment où le chanteur, dans la nuit, va chanter tout seul, pour lui-même. C'est alors un rapport qui est, purement et simplement, de face à face avec la mort, et où il est renvoyé à une sorte d'excommunication.

De toute façon, ces territoires du moi – comme on l'a dit et répété avec Deleuze – ne sont pas des territoires qu'il faut considérer de façon réifiée : ce sont des territoires qui impliquent toujours une certaine potentialité de déterritorialisation catastrophique, qu'on a appelé trou noir. Ceci, évidemment, nous aidera considérablement, quand nous essayerons de réfléchir à ce qu'est cette fameuse intuition de la pulsion de mort chez Freud ; à ce qu'est un certain rapport de la mort au narcissisme ; à ce que sont les compulsions de répétition. En effet, *un certain type de perte de persistance amène inexorablement un trou noir* : les différents agencements entrent en résonance les uns par rapport aux autres dans leur décompensation. C'est une déterritorialisation où ils se prennent dans un phénomène de résonance et d'écho. (cf. *tableau* : consistance de l'expression des différentes substances de contenu, des différentes persistances de territoire ; ces catégories – objet et territoire – sont en correspondance.)

La dimension machinique

Il s'agit essentiellement d'un machinisme abstrait. En même temps que la dimension de déterritorialisation, c'est celle qui, précisément, me faisait dire au début que là, vraiment, il y a tout, les esprits, les « rabs », tout ce qui peut hanter les paysages, tous les autres agencements non-humains, tous les devenir non-humains : pris, là, dans ce mode de valorisation.

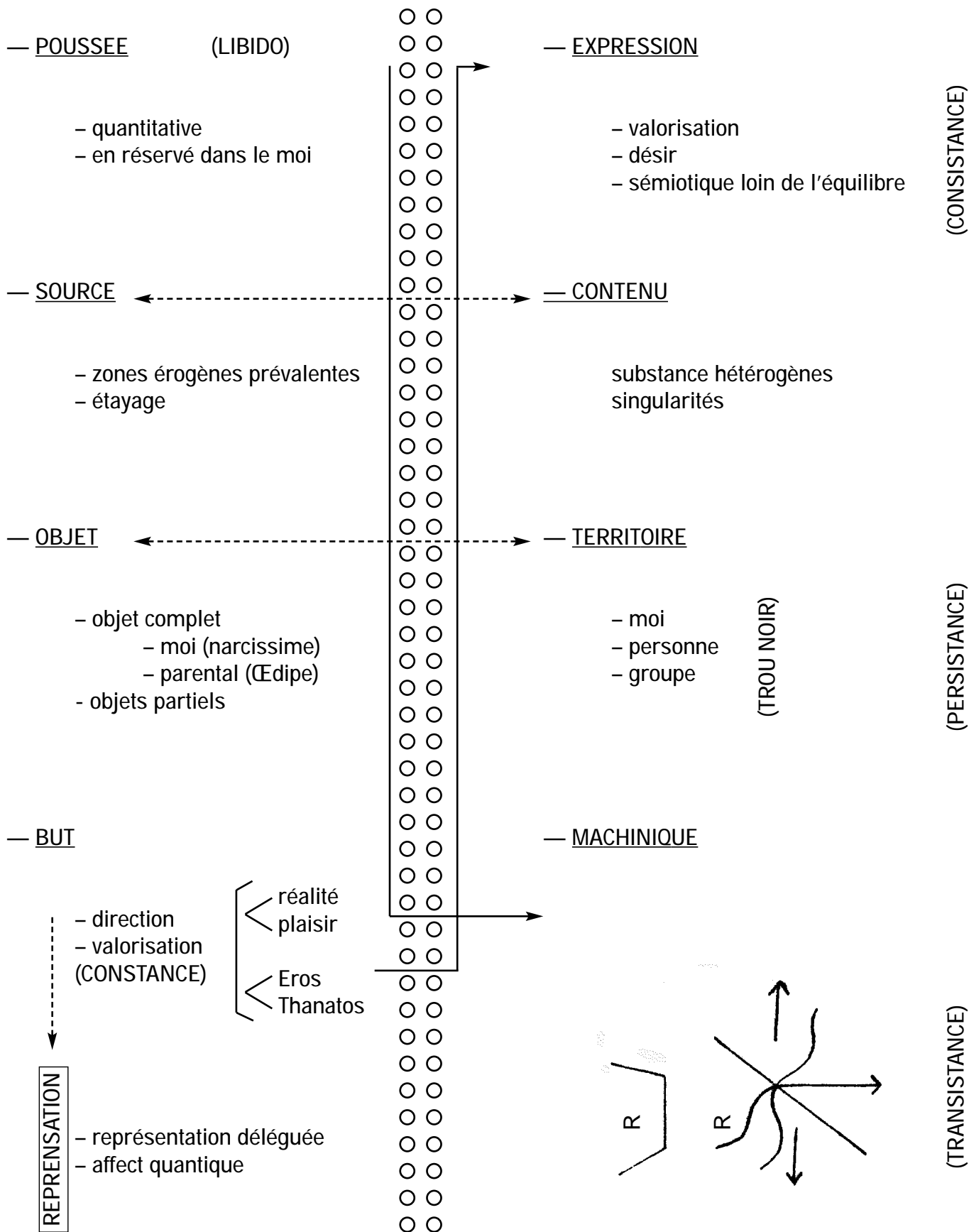
Cette dimension machinique se rapporte à la transistance, puisqu'à chaque fois, il y a l'équivalent d'un trou noir possible, au niveau de la consistance, de la substance, de la persistance et de la transistance. C'est, précisément, ce qui fait cette opération d'attribution – d'idéalité objective – de tout ce qui traîne comme devenirs, comme esprits : toutes les idéalités magiques possessives, mais aussi toutes les idéalités mathématiques (un mathématicien qui ramasse une idéalité mathématique et l'attribue à un agencement expérimental, fait bien le même type d'opération expressive.), esthétiques, sociales, etc..

Cette dimension machinique ne relève pas d'une économie générale ; elle met en jeu des singularités, des devenirs ; *fait monter des singularités des différentes matières d'expression*.

Et c'est précisément ce qui vient au lieu et place de la poussée libidinale.

Voilà. Au départ, on avait l'idée d'un inconscient fondé sur une quantité générale abstraite, qui, à travers une source, un objet, des buts, donnait des représentants de la pulsion : soit des délégués représentatifs ; soit des affects, quelque part, comme trop-plein, comme incapacité de faire passer dans la représentation. Cela impliquait une décharge, un certain type d'économie pulsionnelle. Là, on n'a pas du tout d'économie générale de poussée, donc pas de thermo-dynamique. Mais, bien plutôt ce que j'ai appelé : une sémiotique loin de l'équilibre, capable de travailler directement avec les incorporels, par définition inquantifiables, puisque ce sont, en tant que tels, des singularités. Il n'est pas question de quantifier des esprits ni des idéalités mathématiques : ce sont là de pures singularités qui, cependant, rentrent dans une certaine économie d'expression, pour fabriquer, non pas des poussées libidinales, mais une certaine valorisation de désir. (Ceci n'est pas du tout à assimiler aux interprétations analogiques, comme celles de (*inaudible*), ou à des archétypes jungiens.)

Cette perspective ôte le rapport du désir à la représentation. *Le désir n'est pas fantasmatique*. Il procède d'un mode de sémiotisation loin de l'équilibre. Les sources sont multiples, hétérogènes ; les objets différenciés à l'infini. Il n'est pas question de parler de relation d'objet : il peut exister une prévalence des relations d'objet, ou d'économie intra-familiale, mais il s'agit de cas particuliers d'une économie des différents modes de territorialisation des agencements entre eux. Il n'est pas question, non plus d'une psychogénèse dans les rapports d'objet.



M : Je comprends que tu veuilles comparer les agencements aux première et deuxième topiques, mais cela me semble rabattre beaucoup trop tôt ce que tu dis par ailleurs.

F : C'était l'objet ! Le système de conclusion sur les quatre dimensions de l'agencement dans *Mille Plateaux* peut être appliqué à n'importe quoi : les machines de guerre, etc.. Le problème était, ici, d'essayer de voir si ce type de modèle peut nous servir pour développer une conception, finalement très pratique, de cette question : « Que recherche-t-on dans l'analyse ou la thérapie, qu'elle soit familiale, individuelle, ou autre ? »

Dans la ligne de ces quatre catégories freudiennes – qui, si l'on y réfléchit bien, se retrouvent partout, dans toutes les dissidences : on pourrait refaire un autre modèle, lacanien – la clef, c'est l'idée qu'il y ait quelque part un inconscient représentatif (que tu l'appelles « inconscient signifiant » ou autre, peu importe !) Et c'est ce qui permet d'attribuer toutes les fantaisies, les rêves, les actes manqués, tout ce qui procède du processus primaire à une subjectivité individuelle dont tu ne sortiras plus jamais : tu ne vois pas du tout comment un inconscient communique avec un inconscient, à travers le transfert, la suggestion, l'hypnose, les identifications... Tu n'en sortiras jamais ! Ou alors, tu n'en sortiras qu'à la condition, justement, d'éjecter toutes les singularités. Prenons l'exemple dont tu me parlais tout à l'heure, en rentrant : cet homme qui était depuis huit ans en analyse... ?

M : Il a 33 ans, vit avec sa mère depuis l'âge de 3 ans, seul ; son analyste me l'a envoyé, effectivement, après huit ans d'analyse. C'est quelqu'un qui a ce qu'on appelle classiquement une névrose obsessionnelle : extrêmement scrupuleux, à tel point qu'il ne peut exercer le travail de psychologue, il est réduit à faire pion. Et même là, dans le dortoir des élèves, il fait un travail invraisemblable, vérifiant par exemple s'il traîne deux ou trois « moutons » par terre, il se demande à partir de quel diamètre du « mouton » il va devoir engueuler les étudiants. Alors, c'est le gros problème : il faut *mesurer* le diamètre de ces petites accumulations de poussière avec un instrument spécial pour les cylindres. Le matin, quand il se lève, il réfléchit pour savoir ce qu'il va mettre comme habits : quel est le coefficient étant donné qu'un tricot de peau, c'est 1/4, une chemise 1/2... ?

F : Quelle est l'unité ?

M : Pour lui, c'est une sorte d'unité théorique par rapport au coefficient de réchauffement. Par exemple, un jour il se dit « Ah ! ce matin, c'est 2.3/4 ! », alors, il s'habille à 2.3/4 (tricot de peau = 1/4, etc.). À la radio, le matin, il écoute la météo : « Ah ! Ah ! mais hier soir ? La météo était de combien ? Je ne sais plus les chiffres d'hier au soir ! » et il panique complètement. Il faut, absolument, qu'il sache les chiffres de la veille au soir pour se repérer par rapport à ceux du matin, qu'il sache si c'est monté, descendu, etc.. Ce type a une vie incroyable !

Il veut aller à la messe. Problème : il va communier mais, donc, il faut qu'il aille se confesser avant de communier et qu'il n'ait pas de sales idées dans l'intervalle. Alors, il va raconter au confesseur qu'il a caressé le ventre de son chien, et dans quelle mesure n'aurait-il pas approché la place du pénis, inconsciemment, pour que le pénis du chien se dresse ?... La confession se termine : il ne doit penser à rien jusqu'au moment de la communion. C'est malheureux, il a une vie comme ça ! (*rires*)

Pour s'habiller, il met jusqu'à une heure et demie de temps pour choisir : il y a le coefficient, mais après, quoi mettre ? Il faut choisir.

Alors, en fin de compte, j'ai commencé avec lui un travail de type systémique classique, en employant d'abord ce que tu appelles l'aspect stratifié d'agencement. J'ai reçu sa mère et je l'ai

reçu, lui. La mère a répondu très clairement quand je lui posais des questions. Elle ne peut pas se passer de lui financièrement : comme femme assez âgée, elle touche une somme très limitée ; elle dépend de lui affectivement : non seulement comme centre d'intérêt, sans lui, elle ne peut pas s'en tirer, mais en plus elle ne peut pas imaginer qu'il la quitte.

Première séance. Je proclame ce qu'il fait : il est un bon garçon, un garçon qui aide sa maman, en lui permettant d'avoir, financièrement un équilibre ; en lui permettant d'avoir quelqu'un qui est proche, affectivement, d'elle, et qui est centre d'intérêt. Donc, il ne faut rien changer.

Le mois suivant, j'apprends que, au cours de ce mois, il a voulu sucer les seins de sa mère et aussi coucher avec elle. Il l'a emmenée au cinéma voir un film qui raconte une histoire d'inceste, lui a pris la main...

(Fin d'une bande)...

La mère : Vous avez voulu qu'il soit un bon garçon, mais il a même voulu être un bon mari...

Lui : Mais qu'est-ce qui se passe ?

M. : Pourquoi ?

Lui : C'est pas normal qu'à 33 ans je vive avec ma mère comme ça !

M. : Pourquoi pas ? Depuis quand n'est-il plus normal de vivre seul avec une femme, et sa mère toute seule ?

Lui : Mais c'est pas normal !

M. : C'est quoi, la normalité ?

Lui : Mais je vais chez vous pour que vous me changiez !!!

M. : Je n'ai rien à voir de très particulier avec ça. Excusez-moi. Faut qu'il reste comme il est.

Il retourne alors chez son analyste.

Lui : L'autre type, c'est un fumiste ! Il se moque de moi ! Vous vous rendez compte : il me dit qu'il ne faut pas changer !

Analyste : Écoutez, moi je ne veux pas me mêler de ces machins.

Il revient avec sa mère.

Lui : Je sais ! C'est un truc que vous me faites, comme ça, vous me dites : « Ne changez pas ! » pour que je change. La preuve, c'est que je ne vais plus à la messe ! Alors ? Je vais à la messe, maintenant, ou pas ?

M. : Pas changer.

Lui : Pas changer ! Mais je ne sais pas, moi ! Comme je ne suis pas allé à la messe, est-ce que... si je vais à la messe je vais... changer ou pas changer ?

M. : Mais c'est très bien ! Restez hésitant comme ça. Ne changez pas !

Lui : Mais mais mais mais mais !!!!!

M. : Mais c'est très bien ! Félicitations ! Bravo ! C'est exactement ça !

La mère : En fin de compte, c'est très bien, parce que, avant vous, parmi les gens qui l'ont vu, un psychanalyste lui avait dit qu'il ne fallait pas que ça change pour le moment, et qu'après, il changerait. Et vous, vous lui dites : « Faut pas que ça change jamais ! » très très bien. (*rires*)

Donc là, c'était l'aspect stratifié d'agencement, ce que nous appelons : la partie contre-paradoxe, qui empêche le type d'être contraire à ce qu'il fait. Et, au milieu de ce type de travail que j'ai fait avec lui, on se met à bavarder ensemble : on parle de météorologie, brouillard, température ; moi, de brouillard, de phare tout seul ; lui, de phare et de brouillard. Puis, nous parlons de clarté,

d'obscurité, de choses qui se repèrent et de choses qui ne se repèrent pas. Pour lui, c'est la confusion de la vie quotidienne et la clarté des chiffres ; les chiffres, quelque chose qui apporte réellement la concision.

Brusquement, il me dit que ses chiffres (coefficients, etc.) sont ce qui introduit une clarté et un phare dans la vie quotidienne, une vie de brouillard affectif. Et, à ce moment, cela change radicalement la séance : brusquement, il s'est assis différemment, pour me décrire son monde de coefficients, de 1/4, etc., comme quelque chose qui était fondamental. Et plus j'écoutais, plus il m'expliquait.

Lui : Vous comprenez, c'est comme un phare antibrouillard, dans un monde où tout est foutu, où tout est mélangé, là je me repère : pan ! pan ! pan ! Mais seulement, quand un chiffre me manque, c'est la panique !

M. : Marquez les chiffres.

Lui : Ah ! C'est une bonne idée ! Vous voulez dire : prendre en notes ce que dit la météo à la radio ?

M. : Oui. Pourquoi pas ?

Alors, il s'est senti plus à l'aise, d'une part reconnu dans toute sa singularité à propos des chiffres, d'autre part encouragé même, à prendre note de ces chiffres, pour pouvoir faire sa carte.

La séance suivante, il était parti pour la première fois, de lui-même, (et sans sa mère) en vacances avec des copains ; et pour la première fois, il est allé tout seul danser :

Lui : Les filles m'ont refusé et je ne me suis pas senti rejeté ; après tout, elles ont le droit de refuser aussi !

Il ne prend plus de médicaments, a arrêté tous les antidépresseurs et dort sans problèmes. Alors moi, évidemment, je me suis arraché les cheveux :

M. : Bon dieu ! N'allez pas trop vite... Il faut absolument sauver ce qui est bon du passé et les choses négatives que vous aviez...

Et ce fut l'humour et Woody Allen : il était un peu (*inaudible*) à son avis. Le (*inaudible*) , c'est celui qui est malheureux parce qu'il fait tout tomber, qu'il est gauche et mal foutu des deux mains ; celui qui n'a pas de chance : le jour où il achète des bougies, le soleil ne se couche plus (c'est un malheureux poète du Moyen Âge qui a dit cela). Celui qui n'a plus de chance, il a beau faire, ce n'est pas le problème.

Lui : Je sais ce qu'il faut faire !

M. : Ah ! Quoi ?

Lui : Je vais raconter mes histoires, avec humour ! Ne vous inquiétez pas, la prochaine fois, vous allez voir ça !

La prochaine fois, il est venu avec un texte ! Sa mère et moi, nous croulions de rire durant toute la séance. Il racontait ses paniques, ses problèmes d'angoisse, il riait.

En discutant, on a proposé qu'il en fasse un montage, comme Woody Allen un film. Tout fut changé : la camera se rapproche, on voit des visages, le sien, et comment tout ceci se passe. Commentaires, voix off : on se marrait absolument.

Lui : Maintenant, je sais ce que je vais faire : je vais aller draguer une fille, en sachant qu'elle ne voudra pas de moi (*rires*). Tout de même, je ne la choisirai pas trop belle, parce que je ne veux pas gaspiller mes chances... avec les belles. Je préviens les copains ou je ne les préviens pas ? S'ils le savent, ils risquent de se moquer de cette fille, ce n'est pas juste ! Moi, ce n'est pas pour me moquer d'elle, rien que pour me renforcer un peu... dans mon histoire.

Bien sûr, il y a là des éléments de contre-paradoxe, ou des aspects stratifiés d'agencements, on fait la carte des redondances, mais il y a aussi des éléments purement singuliers à ce garçon-là.

Un autre cas, beaucoup plus beau, c'est celui d'une fille qui est devenue extrêmement suicidaire et boulimique...

F : Il vaudrait peut-être mieux discuter d'abord du premier cas, parce que le second, tu t'en rappelleras, non ?

M : O.K. Mais le second, ça vaut le coup ! Boris Vian, L'écume des jours et Carolyn Carlson ! Et ça a fait complètement changer le niveau ! Je m'en rappellerai ! Mais parlons du premier cas, si vous voulez.

F : Ce qui me frappe tout de suite, c'est ceci : les analystes qui ont vu ce garçon-là ont – sous une forme ou sous une autre – nécessairement mis l'accent sur son rapport au sein, à la mère, à la situation répressive, à la forclusion du père, etc.. C'est évident ! Considérant que, quelque part dans cette dimension territoriale, il y avait une économie de trou noir, narcissique, soit de nature œdipienne, soit... Peu importe !

Des choses – que, d'ailleurs, tu n'as pas expliquées – me semblent être la phase inductrice d'un autre agencement. Tu fais rentrer la mise en œuvre d'un certain nombre de composantes de contenu : je crois comprendre que la mère est présente, donc un flux d'expression, de présence..., un flux d'une autre nature complexifie le système. D'autre part, il y a toi-même qui t'efforce de complexifier ce que tu es par rapport à ce qu'il attend que tu sois. En outre, la composante d'argent est un autre élément – « Après tout, moi j'ai besoin qu'il soit malade ! ». C'est sans doute une denrée classique dans votre cuisine de thérapie familiale, mais enfin ! (*rires*) Cela joue, de fait, comme complexification du modèle, du point de vue des composantes d'expression mises en jeu. Évidemment, l'essentiel est ailleurs ! Le véritable phénomène de décompensation (trou noir ?) au niveau d'un appauvrissement général des composantes se trouve au niveau *positif* de l'investissement d'une composante d'expression qui semble obsessionnelle : une jouissance, une passion monstrueuse d'exprimer quelque chose avec une certaine rigueur, toutes ces choses extraordinaires que tu as décrites avec la mesure. Là, une composante de valorisation te propulse à la limite de l'absurde, à la limite de l'abolition. Mais l'abolition de quoi ? L'abolition de tout le reste des autres composantes d'expression, sauf celle-là. Mais le désir est vraiment là, il est *positivement* là, alors que dans cette économie, il serait négativement pris dans une relation de manque : manque de la mère, manque du sein maternel, manque de l'étayage pulsionnel, manque de la relation d'objet, etc..

Quant à la reconnaissance, elle n'est rien d'autre que : « Je m'en fous ! Que tu fasses ceci ou que tu fasses autre chose... » C'est cela, la démarche bêtico-politique : reconnaître l'autre, c'est se foutre profondément de ce qu'il fait ou de ce qu'il ne fait pas ; ni d'être pour, ni d'être contre. Ce que tu ne peux attester qu'en te manifestant, toi, dans ton économie d'expression de désir, ton envie de déconner avec tes trucs authentiques, qui ne te viennent pas de codes universitaires. D'où le scandale, quelque part : « Oh ben ! celui-là alors ! Qu'est-ce que c'est que cet agencement d'expression ou les gens s'exprimeraient vraiment selon leur économie de désir, et non pas selon ce pour quoi ils sont payés dans une relation contractuelle économique ? Mais alors, où allons-nous ! Psychanalyse sauvage ! Scandale ! À la limite, appeler l'ordre des médecins ! Cet homme est, soit pervers, soit complètement fou : de toute façon, cet homme est dangereux ! »

Dans un troisième temps, il y a un agencement d'une complexité telle que ne pourrait la saisir aucune analyse lacano-freudienne. Il faudrait un travail énorme pour explorer la possibilité de faire un agencement d'énonciation dans lequel s'insèrent : vos différents modes d'expression + celui de la maman + la vidéo – ici, c'est un des éléments machiniques essentiels – + l'église – qui, du même coup, nous renvoie à une quatrième dimension machinique...

Comment des machines abstraites – et non pas un quanta de libido sublimée dans des investissements religieux – peuvent, effectivement, intervenir dans un certain type d’agencement d’information pour lui donner une consistance d’agencement collectif d’énonciation, avec les trois personnages, la vidéo et dieu sait qui ! Ce qui me fait penser ça, c’est (*inaudible*), des histoires de juiverie ou de je-ne-sais-quoi qui manifestent bien qu’il y a eu là transformation : qu’est-ce qu’ils ont été raconter là, tiré du Talmud ou d’ailleurs, qui, d’un seul coup, fait que le phénomène de transistance transforme la consistance d’expression. Et c’est cela – ce n’est pas une quantité de transfert de libido qui va s’investir sur la personne de l’analyste – quelque part, coup de chance ou de génie ou de connerie, je n’en sais rien, le fait de trouver une sorte de vitamine machinique, de mettre le (*inaudible*) dans cet agencement là, qui lui donne une consistance d’expression, le fait fonctionner, justement, comme une chapelle, un petit machin, comme mon curandero.

Cela métabolise des dimensions machiniques inconscientes qui, en tout état de cause, n’avaient aucune chance d’être métabolisées dans une prestation... À la limite, effectivement, pour ce garçon-là, ça aurait peut-être pu s’arranger en faisant des exercices de Zen ou en allant à Lourdes – non ! pas à Lourdes ! Certainement pas, justement ! (*rires*)

M : En réalité, le (*inaudible*) and C° travaillait à travers Woody Allen, qui a servi de pont entre les deux églises ; et c’est à partir du cinéma et d’un texte cinématographique avec voix off et toute une série de mouvements que ce garçon-là a commencé à jubiler dans une distance par rapport à sa situation et qu’il m’a dit, pour la première fois, avoir du plaisir ouvertement sans en souffrir.

La mère : Je suis tellement contente ! Vous allez enfin lui permettre d’être heureux, comme il est et sans que rien ne change ! (*rires*)

Lui : Mais enfin...

La mère : On verra bien ! Pour le moment, je suis contente !

F : Ce que tu es en train de dire, c’est que le but chez Freud, dans les différentes topiques, est ce qu’on peut appeler : un principe de constance. Cela varie suivant les topiques – notamment avec l’introduction de la pulsion de mort – mais finalement, cela revient, en quelque sorte, à une économie thermo-dynamique de retour à l’état initial, qu’il s’agisse du principe de plaisir et du principe de réalité, ou qu’il s’agisse du rapport économique entre Éros et Thanatos.

Tandis que là, ce n’est pas le principe de constance, c’est le « que rien ne change ». Mais quoi ? Une consistance de l’agencement d’énonciation. On voit bien que le « que rien ne change » est de l’ordre de la répétition, c’est-à-dire de ce que j’appelle une économie de valorisation loin de l’équilibre : que rien ne change dans cette structure de changement qui a intégré ses éléments de singularité. Que ça tienne ! Exactement comme, quand tu fais une poésie, une musique ou un rythme, tu cherches à faire tenir là, loin de l’équilibre du langage ordinaire, des choses extrêmement singulières, qui ne tiendraient absolument pas ailleurs.

M : La mère, elle, a une lecture plutôt au niveau du territoire. Elle comprend cela ainsi : c’est un bon médecin qui maintient mon fils dans la famille. Mais, pour le moment, il se passe ceci : l’extraordinaire mouvement dans lequel il est, fait éclater complètement sa relation à elle, telle qu’elle s’attendait à ce qu’elle continue d’exister, mais sans du tout être quelque chose qui a un sens forcément à ce niveau-là : ça passe par ailleurs.

F : Je ne sais pas du tout si cela a un intérêt de chercher à décrire avec ce type de modèle, finalement, ton comportement et ce que tu fais, comment tu te débrouilles quand tu agences tes interventions et tes énoncés. Je ne sais pas ! À mon avis, cela devrait simplement avoir l’intérêt de donner peut-être plus d’assurance et plus d’audace pour se détacher d’introjection de représentations qu’on a attrapées avec des conceptions psychologisantes.

D : J'ai l'impression, M., que, lorsque tu dis : « Il faut que rien ne change », cela te permet de dériver complètement avec ce garçon-là, sur ses propre singularités à lui, et les tiennes aussi, n'est-ce pas ? Parce que finalement, tu es un groupe à toi tout seul, donc tu arrives à décoller sur ces registres et ça te rassure complètement. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai jamais compris pourquoi. Ce que tu as pu en expliquer ne me satisfait pas. Bon ! je vois que ça marche, alors j'adhère ! Moi, jamais je n'ai compris cela autrement qu'en te voyant le faire, mais j'ai l'impression que, tout cela te permet de décoller avec les gens que tu vois et d'exploiter à fond la valorisation d'une puissance d'expression.

M : F. aussi m'a beaucoup aidé là-dedans. En réalité, pendant longtemps je travaillais d'une manière telle que je me censurais constamment, c'est-à-dire : je travaillais... moi. (*rires*)

D : Et tu y arrivais ?

M : Peu. Pendant longtemps, je travaillais en essayant de suivre mes cartes. Un jour, F. a vu une bande, comme ça, de moi, et il m'a dit : « Mais M., ce qui se passe, ce n'est pas ce que tu racontes, c'est autre chose ! » Il m'a raconté aussi une histoire de valise que je n'avais absolument pas vue : « Dans quelle mesure cette histoire d'ouvrir ta valise et de la fermer et de parler de ta valise avec ce type... ? » C'était vrai. Puis, j'ai arrêté ma censure, qui s'exerçait peu de toutes manières, parce que je ne suis pas capable de me censurer beaucoup. Ce qui fait que mes succès thérapeutiques étaient en dehors de ma volonté thérapeutique : ils étaient liés au fait que je me laissais aller, et non pas au fait que j'essayais d'être un bon thérapeute. Et maintenant, c'est ce que je fais : je me laisse aller, effectivement, à ce que tu appelles : délirer ; et je vois que des choses se passent, mais qui me laissent complètement éberlué.

La seconde histoire est celle d'une fille qui, lorsqu'elle arrive, est boulimique et...

D : que tu ne peux pas abandonner ! (*rires*)

F : Attends ! Certains ont peut-être d'autres questions à poser. Je crois que ça vaut le coup de voir ce que ça fait dans la tête de tout le monde, l'histoire de ce garçon-là. Non ? Pas de commentaires ?

M : C'est l'histoire d'une fille qui est boulimique, elle fait de la danse et c'est vraiment un gros problème. Elle vient avec sa maman et sa sœur. Dès le début, elle prend la parole avec une remarquable clarté, une remarquable chaleur dans la relation et, peut-être quelque chose, en réalité, entre elle et moi se constitue à ce moment-là.

Très sommairement, c'est une famille qui a une carte classique : le père a quitté la mère qui n'est pas arrivée à le croire et s'imagine qu'il va revenir. L'une des filles – celle qui était boulimique – était partie, sa sœur était restée avec la mère. Puis, voici que maintenant, il apparaît très clairement que le père ne va plus revenir : la mère va devoir déménager bientôt, et ça va moins bien. L'aînée revient et devient boulimique. (en aparté à D. : il se peut que tu les connaisses mais tu gardes ça pour toi, hein !) C'est à ce moment-là qu'elle vient chez moi : je regarde alors en quoi cette fille – qui est une fille remarquable – est venue détourner sur elle l'attention, pour permettre à la mère et à la sœur de respirer.

Seconde séance : Elle se présente comme extrêmement bien, très-très clairement bien. Mais je ne la crois absolument pas. Je ne sais pas pourquoi. Et je lui dis qu'elle ne doit pas aller bien parce qu'elle sait pertinemment ce qui va arriver à sa sœur si elle va bien et part ; sa sœur en sera complètement déglinguée, et davantage. Or, en deux séances, la boulimie est tombée, plus de boulimie ! Et elle a commencé à quitter la maison. Je lui demande : « Que va-t-il arriver à votre sœur ? » Elle : « Effectivement ce sera la panique le jour où je m'en irai. »

Troisième séance : la sœur est partie de la maison. Arrive, toute mince, l'ex-boulimique : « Vous aviez raison quand vous m'avez dit que, mon histoire, dès le début vous n'y croyiez pas. C'est vrai, je passe mon temps à rouler les gens et moi-même, en disant que je vais bien, alors qu'en fin de compte, depuis l'âge de quatorze ans, je ne pense qu'à me flinguer. Et c'est vrai qu'en réalité, même dans les moments où je dis que je vais bien, je ne vais pas bien. Alors, quand vous m'avez dit ça, je me suis demandé, ce n'est pas possible ! Comment le sait-il ?

Je lui demande de me parler, puis de me dire tout ce qu'elle aime : Boris Vian ; je parle de Boris Vian moi aussi, de *L'écume des jours*, de choses que j'aime, de danse, de Carolyn Carlson. Elle l'aime beaucoup ; moi, j'ai une amie à Genève qui aime beaucoup Carolyn Carlson : alors je lui ai parlé de ce que mon amie m'avait raconté.

Et j'ai vu cette fille – extrêmement déprimée au début de la séance – se mettre à fonctionner tout à fait différemment et me dire des choses et des choses au sujet de la danse, de la musique, des mouvements du corps. Elle m'a raconté... Qu'est-ce qu'elle m'a raconté ? Que le corps était le cerveau de la tête, des choses de ce style-là. Et alors, ça se développait de plus en plus comme cela, à un point vraiment exponentiel. Puis elle m'a dit : « C'est extraordinaire comme je me sens bien ! » Puis elle est partie.

Un mois plus tard (je la vois tous les mois), je l'ai revue. « Je ne sais pas ce qui s'est passé à la dernière séance, me dit-elle, mais je ne me sens plus la même : je me sens beaucoup plus sûre de moi ; je ne fais plus face aux choses de la même manière. Je commence aussi à vivre cela par rapport à la danse et toute une série de choses qui m'appartiennent vraiment. Jusqu'alors, ce dont je vous ai parlé, c'étaient des choses sur lesquelles je glissais je n'avais pas prise. Maintenant, je ne sais pas, ça fait partie de moi. »

Moi, je ne sais pas très bien ce qui s'est passé. Mais très visiblement, peut-être est-ce le fait d'avoir moi-même parlé de Carolyn Carlson, et elle aussi : c'est une danseuse ; d'avoir parlé de Boris Vian, de Charlie Parker, de beaucoup de sujets de ce style, à bâtons rompus, comme ça, avec la mère qui ne dit rien ? Est-ce quelque chose, aussi, au niveau de ce que tu appelles toi, matière d'expression, qui a fait... ? En tous cas, le fait est que maintenant, moi, je continue – c'est ma carte habituelle – de dire que je ne vois pas pourquoi elle changerait – ce qui me mettait dans une situation un peu difficile au début. Par exemple, dans un cas comme celui-là, il y a eu au cours de la séance un changement ultra-visible, et en fin de compte, ce qui s'est passé simplement, c'est – apparemment – parler de ce qu'on aime, c'est tout.

F : À priori, en raison même de tout ce que tu as raconté, je serai sceptique sur ce genre de... Il s'est passé quelque chose, mais est-ce que ça se résume dans le « parler de ce qu'on aime » ? C'est justement là ce qu'il faudrait savoir. Je ne pense pas.

D : Elle n'est pas tombée amoureuse de toi ?

M : Je ne pense pas. Je ne crois pas que ce soit à ce niveau là. Je crois que réellement autre chose s'est passé : quelque chose, visiblement, où elle s'est sentie elle-même dans ce qu'elle vivait et dont elle ne parlait pas, en fin de compte. C'est comme si d'être acceptée comme une fille qui veut se tuer depuis l'âge de quatorze ans (au lieu de m'en inquiéter, j'accepte ça, et ne veux pas le changer) et de parler de ce qu'elle aime et de ce qu'elle n'aime pas... Au début, je parlais de cette histoire de vouloir se tuer et surtout de ça, c'est progressivement qu'elle m'a amené, elle-même, à ce qu'elle aimait...

D : Cela me fait penser un peu au travail que je fais en face à face : tu es là, bon, tu as des trucs en commun, et puis ça marche... C'est ce qu'on appelle le transfert, et ce n'est ni plus ni moins ;

cela me semble moins intéressant que le premier cas, où il y avait un grand nombre d'éléments plus hétérogènes, plus différenciés.

M : C'est peut-être moins intéressant. Malgré tout, il y a ce changement dans la séance.

F : J'avais commencé à dire que ce qui m'intéressait dans la comparaison des deux modèles, c'était, éventuellement, de pouvoir récupérer des mécanismes au modèle freudien, qui ne les a pas inventés, qui ne les a pas sortis de son chapeau, mais qui les a trouvés : il s'agit seulement de les situer dans un système d'intégrale. Précisément, il semble bien, dans ce que tu dis, qu'il y ait en jeu, au moins deux mécanismes-pièges classiques : tu as déjoué le premier piège, mais il ne t'était tendu que pour que tu le déjoues de façon à te faire tomber dans un autre piège. C'est un piège de piège : « Ah ! comme tu es fort ! Tu as déjoué ce piège ! » (*rires*). En le déjouant, tu t'es pris le pied dans un second piège, qui est – effectivement – un piège de transfert. En effet, si on t'écoute comme – je crois – tout le monde t'a écouté ici, il est bien évident que tu t'es mis à parler de Carolyn Carlson comme avec la fille à qui – si j'ai bien compris – tu es très attaché, ton amie en Suisse. En plus, quand tu l'as raconté, il y a eu un transfert sur D. : « Je te le dis pour que tu ne la reconnaisse pas, mais – te le disant – je suis sûr qu'aussitôt tu la reconnaîtras puisque... » ; tu as reproduit le double mécanisme (*rires*). Là, on est vraiment – me semble-t-il – dans la catégorie des identifications, des relations amoureuses. Elle tombe amoureuse de toi : donc, tope là ! On peut faire l'amour avec toutes sortes de choses, on peut faire l'amour avec des paroles où il est question de danse, de corps...

X : Devant la mère.

F : En plus ! oui. Si c'est vrai, on comprendrait, évidemment, très bien pourquoi tu es emmerdé et pourquoi tu dis non : parce qu'il y a la mort derrière, et qu'il y a aussi toute une série d'engagements et d'intérêts narcissiques. Alors là, vraiment, dans cet autre type d'économie, il y a intérêt à ne pas... C'est un petit peu le procès que tu avais fait à P. la dernière fois, en lui disant : « Mais enfin ! Dans quoi tu t'es embranché ! Pourquoi en es-tu venu à cette situation où tu étais paniqué à l'idée... < téléphonez-moi au moment de passer par la fenêtre >, quoi ! » Finalement, peut-être. On peut être conduit à une interrogation comme celle-là. Pourquoi, par principe, sur la simple hypothèse – purement théorique, comme un axiome – qu'il ne saurait se passer quelque chose de l'ordre de la transistance (changement de persistance, de consistance), si l'on a affaire à une composante unique, non-hétérogène.

L'intérêt de ton premier exposé est que là, on avait une multiplicité, une complexité de composantes : la vidéo, le machin, l'église, la mère, etc.. Mais ici, on a une mère muette et un pur exercice de parole signifiant, qui pourrait nous permettre d'interpréter ton affaire en termes lacano-freudiens. Donc, ce n'est pas ça. C'est tout simple : il faut chercher autre chose.

M : ... C'est ça aussi.

F : C'est dangereusement ça ! C'est vraiment le piège à cons ! Parce que, si on en vient à l'idée qu'il a suffi qu'on parle de Carolyn Carlson pour que tout soit bien, bon ! D'accord. Arrêtons tout !

X : Je ne crois pas que ce soit ça. Je crois qu'il y a une autre question qui est : « Qu'est-ce que l'intuition ? » Et en fait, si cette fille a commencé à parler, c'est parce que, quand elle a dit : « Je vais très bien », M. lui a rétorqué : « Il y a quelque chose qui ne va pas. » Alors, qu'est-ce que c'est que ça ?

D : Ça, c'est un coup de drague !

F : Oui, c'est ça !

X : Mais pour lui, où se situe... ?

M : À la vérité, ce n'est pas un coup de drague. Comme je l'ai vécu, moi, il y avait quelque chose d'un peu trop beau. Pas possible ! Cette femme est tellement heureuse quand elle arrive, que je me suis dit : « Ce n'est pas possible ! » Là, ce n'était pas purement systémique, c'est vrai que je n'y croyais pas. Félix et moi d'ailleurs, on fait ça souvent entre nous deux, sans que ce soit forcément le coup de drague : « Tu me racontes des histoires ! » On sent quelque chose et, pour l'autre, au bout d'un quart d'heure, ce n'est pas si clair que ça... Là, je crois effectivement qu'il s'est passé quelque chose, non pas du type coup de drague, mais plutôt du type trop beau.

F : Arnaque. Imaginaire.

M : Absolument. Mais moi, je ne suis pas convaincu... Ensuite, ce qui m'a accroché à propos de Carolyn Carlson, c'est que, en réalité, moi j'en sais extrêmement peu, mais cela évoquait chez moi ce que mon amie m'avait raconté. C'est effectivement important, mais...

F : C'est elle qui t'a arnaqué ! C'est elle qui a saisi un truc à toi !

M : Absolument. Mais moi, je ne suis pas convaincu que ces éléments n'existent pas aussi : ce n'est pas aussi pur que ça, on n'est pas uniquement les auteurs d'expression. Je crois que cela se passe à différents niveaux.

F : Rappelles-toi ce que tu as expliqué à P. qui, lui, a vécu comme cela le Parnasse, jusqu'au moment où il s'est aperçu que toutes les dimensions d'agencements étaient complètement rétrécies. Ah ! Tout va bien ! tout va bien ! Et il n'y avait plus de prise...

M : Sauf que... c'est différent.

F : parce qu'il n'y avait pas de possibilité de prolifération des substances de contenu dans de nouveaux agencements. Ton agencement d'expression dans le premier cas : on voit bien ce garçon-là s'emmancher dans un groupe de théâtre, de vidéo ou autre et aller draguer la copine avec machin, etc.. On voit bien que ça peut partir dans toutes les directions. Mais dans ce que tu viens de nous exposer, c'est une telle relation de transfert quasi-religieux sur toi ! Ça va déboucher sur quoi, cette histoire-là ? Tu vas continuer comment ? Au bout de quinze séances, tu vas arrêter ? Tu n'arrêteras pas, tu ne pourras pas ! À un moment, tu risqueras d'être piégé.

Il y a bien un destin – non pas le destin des pulsions de Freud – mais un destin machinique : si tu commences à gagner – c'est comme au casino, si tu joues avec très peu de fric – eh bien ! tu es sûr de perdre ! C'est sûr parce que tu ne pourras pas continuer à jouer au moment où tu commenceras à perdre. Donc, l'intérêt est d'être capable de perdre pendant un certain temps : c'est le principe élémentaire de toutes les montantes. Mais toi, tu t'es mis à tellement gagner dès le début que c'est là qu'il faut te dire : « Ah bon ! Alors là ! Je vais me ramasser à terme, de toute façon. »

M : C'est là que notre outil est intéressant. Je lui ai dit : « Vous allez beaucoup trop vite, je n'ai pas confiance en ce qui se passe. Il faut revenir au passé pour retrouver ce qu'il y avait de positif dedans... » Au fond, là nous disposons d'un outil qui nous sauve (*rires*) parce qu'il ne s'intègre

pas dans cette carte. C'est, par ailleurs, un outil très au niveau du code dominant, mais notre chance est que ces codes ne se recouvrent pas complètement, ce qui, parfois, nous tire d'affaire malgré nous, dans quelque chose dont on ne se rend pas compte et même, je crois, affectivement. Lorsque j'ai raconté cette histoire à Félix, ma première phrase a été : « Quelque chose s'est passé entre elle et moi et nos deux réalités ». D'emblée, j'ai envoyé le message au niveau de elle et moi. Donc effectivement, il y avait quelque chose de l'ordre de l'identification ; et c'est vrai qu'il y a tout un aspect d'elle auquel je suis extrêmement sensible : son intelligence, sa sensibilité et beaucoup d'autres choses qui font que ton analyse n'est pas fausse du tout.

F : Et la sœur, qu'est-elle devenue ?

M : Elle a foutu le camp !

F : Mais tu ne l'as pas convoquée ?

M : Non. J'analyse le fait qu'elle soit partie comme extrêmement positif, parce qu'elle était complètement mangée par la mère.

F : Oui mais, qu'elle soit mangée par la mère, c'est une chose ; mais que toi, tu la vois, avec ou sans la mère...

M : Pour moi, tant qu'elle s'en tire et qu'elle est dans quelque chose à elle, il n'y a pas lieu forcément de la voir.

F : Oui, d'accord.

M : Parce qu'autrement, je refamilialise quelque chose...

F : Ce n'est pas sûr : familialiser ne veut pas dire recevoir la famille.

Y : Mais, elle est quand même partie au moment où l'autre est revenue, ou un peu après ?

M : Non. L'autre est revenue. La mère devait déménager et voulait déménager avec sa petite. Elle, celle de vingt ans. Celle-ci a dit : « Non. Je vais ailleurs. »

Y : Mais l'autre était revenue ?

M :

L'autre : Tu as peur !

La sœur : Oui, j'ai peur d'aller chez M. parce qu'il fait apparaître quelque chose en moi dont j'ai peur.

L'autre : C'est bien que tu ne sois pas revenue. M. m'a dit de te dire que, ainsi, tu aides la famille à ne pas avoir à affronter une série de choses. (*rires*)

« Écoutez, vous allez bien trop vite, votre machin je ne le comprends pas et je ne vous suis plus », c'est mon diapason !

F : Ça, c'est très important !

M : Ce qui fait qu'en réalité, même quand il se passe des choses qui pourraient me piéger, comme de toutes manières, je refuse aux gens le changement, comme je leur refuse l'histoire du but, je remaintiens.

F : Non mais, tu vois, quand même, on pourrait essayer de penser à ces histoires de transfert, de contre-transfert et tout ça. On peut dire : par principe, quand il y a transfert, contre-transfert, c'est qu'on est dans la résistance, c'est qu'on est dans la merde. Justement, ce qui me semblait formidable dans l'autre exemple, c'est de dire : « Écoutes mon vieux, fais ce que tu veux, je m'en fous ! » Ce n'est pas le transfert, c'est le degré zéro du transfert.

— Vous vous en foutez vraiment ? Oh !

— La preuve ! c'est que moi, voilà comment je fais !

Alors, quand tu as ce degré zéro, cela veut dire qu'effectivement, tu peux agencer quelque chose sur une sorte de *tabula rasa* de l'intersubjectivité : « Ah bon, comme tu veux ! Tu viens, tu ne viens pas ; tu baisses, tu ne baisses pas : tout va bien ! »

Tandis qu'ici, dans le deuxième cas, tu vois tout de même bien les bénéfiques, puisque tout le monde l'a senti ici – Ah ! Carolyn Carlson ! – Attention ! Qu'est-ce que tu es en train de prendre comme profit, comme plus-value libidinale là-dedans ? Que ce soit une plus-value positive ou négative, peu importe ! C'est autant, bien entendu, qui risque, exprimé comme phénomène de trou noir, de répétition, de bloquer dieu sait quel autre type d'agencement. Je disais, la sœur, mais cela peut être quelque chose d'autre, parce que l'idéal là-dedans, c'est justement que ça ne s'agence pas du point de vue de l'énonciation avec toi : « Allez vous agencer ailleurs ! Et moins j'en entendrai parler, mieux je m'en porterai, parce que je pourrai enfin me consacrer à ma petite amie de Suisse ou dieu sait quoi, à la mienne de Carolyn Carlson, mais pas à la tienne ! » Et c'est peu probable alors, vraiment, que l'on tombe sur la même !

M : Autre chose ; à propos de l'heure et de l'argent, il se passe fréquemment ceci :

Les gens : C'est déjà fini !

M. : Mais bien sûr !

Les gens : Mais ça a duré seulement cinq minutes !

M. : Oui, j'ai besoin de gagner un maximum d'argent dans un minimum de temps ; vous comprenez bien que, dans ces conditions, il faut que ça aille vite.

Les gens : (*regards fous, ils n'en reviennent pas*)

F : C'était aussi l'attitude de Freud vis-à-vis de l'argent.

M : Dans ce cas-là, je joue sur le fait que je m'en fous !

F : Ce n'est pas pour ça que ça marche à tous les coups !

M : Non non ! Je joue sur le fait que je travaille à la pièce comme un tailleur et que je ne peux pas me payer le luxe de garder les gens cinq heures. L'autre jour, quelqu'un – qui est dans le textile – me répond qu'il est prêt à payer un prix de gros ! Mais je lui dis : « Il faut que je me distraie, vous comprenez, au bout de 45 minutes, j'en ai réellement ras-le-bol ! Alors vraiment, je ne peux pas continuer avec les mêmes deux séances de suite, il faut que je me distraie. » Je joue de cet élément : mon plaisir, ce qui compte le plus, ou mon profit. Je le retraduis.

F : Moi, je n'en suis pas sûr, parce que c'est encore le traiter en termes de système quantitatif : quantité de plaisir, quantité d'argent. Cela fait partie des contenus. Je préférerais, pour ma part, une formulation beaucoup plus fonctionnaliste, c'est-à-dire de la quatrième dimension : quand ça

marche, ça marche ; mais quand ça ne marche plus ou quand ça ne marche pas au-delà, il vaut mieux s'arrêter. « Si ça marche, continuons ; si vous préférez vous en aller, je m'en fous. »

M : Ceci dit, pour moi, le problème n'est pas : beaucoup d'argent, mais la manière dont je l'utilise. En réalité, avec l'argent, on joue, on module selon les situations. Par exemple, aujourd'hui, on a reçu une famille où le père, conseiller financier d'une grande banque, est extrêmement riche, en plus très méprisant : « Qui êtes-vous ? Êtes-vous médecin ? Qui est le directeur ? » Cela a duré deux heures, c'était insupportable à la fin !

Le père : Combien je vous dois ?

M. : 1 Franc.

Le père : Vraiment ! 1 Franc ! Il cherche une pièce de 1 Franc, nous la tend comme si c'était une pierre précieuse, finit par la poser sur la table et partir. (*rires*) 2 heures = 1 Franc ! Voilà qui a dû faire un chamboulement intéressant dans sa tête !

X : Vous auriez dû lui demander de payer en pièces de vingt centimes, ou de faire un chèque ! 1 Franc ! (*rires*)

F : Son argent ne vaut pas un clou ! C'est ramener toute son économie mentale à néant ! C'est comme si tu demandais à un musicien dans un concert : « Tu me fais une note ? »

M : Ce que tu as dit pour le second cas m'a beaucoup intéressé : je crois qu'effectivement, il s'agissait là d'éviter le premier piège pour tomber dans l'autre. Si ce n'est qu'il semble que je m'en soit tiré, sans le faire exprès, avec mon refrain : « Vous allez trop vite, ça m'a l'air un peu louche, il faudrait revenir au passé. »

F : Il y a aussi un problème – que je ne veux pas introduire, parce que ce serait trop théorique –, c'est l'idée de destin, Szondi et C°. C'est une conception de l'inconscient qui doit calculer, non pas sur les fixations antérieures, mais sur ce qui va se passer à la... (*FIN*)